

Mémoire sur les Titres

Préface

Le document suivant a été écrit pendant l'été 2010 par Bikkhu VajraSimha, socialement connu sous le nom de Richard Kollmar. Après l'avoir lu, j'ai vu bon d'inclure officiellement ce mémoire dans la documentation de la prêtrise du Mahājrya. Il est essentiel de comprendre les origines de la terminologie que nous employons dans notre clergé pour indiquer le niveau d'accomplissement d'une personne dans le clergé, et la différenciation des chemins. J'ai aussi pris la liberté de commenter le texte pour expliquer pourquoi j'ai choisi d'utiliser certaines des recommandations de VajraSimha. Pour bénéficier des moyens expéditifs, nous utiliserons une nomenclature hiérarchique qui facilitera la transmission du Dharma, plutôt qu'une nomenclature qui respecte les valeurs historiques, sauf si le respect des valeurs historiques est ce qui facilite la transmission du Dharma. Alors que nos étudiants avancés, agiles dans la reconnaissance de l'égo, ne se préoccuperont pas des titres et des structures hiérarchiques, ils sont cependant essentiels pour préserver l'avenir de notre tradition du charlatanisme et de l'auto-infatuation. Tout au long du texte, j'ai ajouté quelques astérisques (*) pour indiquer les points spécifiques que j'aborde dans mon commentaire à la fin du texte.

- MahaVajra

MAHAJRYA
tradition bouddhiste

Mémoire sur les Titres, la Nomenclature, et les Distinctions Hiérarchiques
Entre les Étudiants et Enseignants du Bouddhisme
Dans la Lignée Mahājrya

PRÉCIS

Après avoir résumé le développement historique du monachisme bouddhiste, et l'avoir comparé au développement de formes non-monastiques d'investiture, je formule trois arguments connexes. (1) Comme la Sangha originelle était composée d'hommes et de femmes dont les mode de vie les distinguaient des laïcs en matière d'habillement, d'activité sexuelle et de moyens de subsistance, il est inutile et trompeur d'appliquer la terminologie du monachisme aux personnes ordonnées dans la lignée Mahājrya, qui sont des laïcs. (2) La façon d'ordonner dans le Bouddhisme Mahājrya est plus proche de l'initiation tantrique à l'Est, et de l'ordination chrétienne à l'Ouest, qu'elle ne l'est des initiations de "quitter le foyer" et de "réception" du Bouddhisme monastique à ses débuts. (3) La terminologie indienne d'entraînement, de formation par un instructeur et la spiritualité ésotérique en général, fournit une base viable pour construire une nomenclature de hiérarchie dans l'enseignement et une variété de termes pour différents types de pratiquants. Un système parallèle aux Ordres Sacrés Chrétiens et aux titres ecclésiastiques est une autre option viable. Je propose une liste de mots anglais et sanskrit pour une possible adoption.

1

Le Bouddha et ses adeptes immédiats choisirent de se séparer des pratiques sociales et économiques des villageois et des citadins. À cette fin, ils adoptèrent un mode de vie qui était essentiellement sans abri. Pendant la plupart de l'année, les bhikkhus erraient, seuls ou en groupes, s'arrêtant seulement pendant les mois de la saison des pluies, quand le voyage était extrêmement difficile. Un (P.) *bhikkhu* et une *bhikkhuni* (S., *bhikṣu* or *bhikṣuni*) est, littéralement, celui qui est nourri par l'aumône. En tant que moyen pour renforcer leur résolution de rester à l'écart de la société, les bhikkhus et les bhikkhunis portaient des robes qui étaient un patchwork de haillons de teinte brun-rougeâtre ou jaune, facilement distinguable des habits typiquement blancs des laïcs. Ils limitèrent le nombre de leurs possessions à ce qui pouvait être porté dans le bol d'aumône, et vivaient selon une règle qui restreignait sévèrement leurs interactions avec ceux dont ils dépendaient pour la nourriture. Même aujourd'hui, les moines bouddhistes formés dans les traditions forestières de l'Asie du Sud-est vont de porte en porte pour la nourriture une fois par jour, n'utilisent pas d'argent, et s'établissent sous des arbres, dans des grottes, et des huttes grossièrement construites. En cela, ils ressemblent aux sadhus d'Inde. Ces disciples du Bouddha qui restent laïcs sont

appelés *upasakas* (m.) et *upasikas* (f.). Ils devaient et doivent suivre les cinq préceptes et soutenir les moines.

Le processus de l'initiation monastique comporte deux étapes. Après s'être vêtu de façon appropriée, le/la candidat/e se présente à un moine pleinement ordonné et est rasé, investi de la robe patchwork, et dix préceptes lui sont donnés. Lors d'une cérémonie de *pabbajjā* il / elle « part » de la vie de laïc, et par la suite ne peut exercer un emploi rémunéré ou garder l'argent. Le/la candidat/e est maintenant connu/e comme *samanera* (novice ascétique). Une période de formation et d'instruction suit qui peut durer de quelques jours à un an ou plus, après quoi le *samanera* est intronisé à la Sangha en tant que membre à part entière dans un rite connu sous le nom d'*Upasāmpadā* ("Réception"). Même dans les pays non-bouddhistes, un minimum de cinq moines pleinement ordonnés est nécessaire pour que cette cérémonie soit valide. Le *samanera* ou *bhikkhu* nouvellement accepté a deux maîtres principaux, à savoir son précepteur (*uppājhāya*) et son instructeur ou guide dans l'histoire religieuse, doctrine, etc. (P. *acariya*, S. *ācārya*).

Au cours des siècles qui ont suivi la mort du Bouddha, les communautés monastiques stables apparurent. Les premiers monastères étaient associés avec les sites de monticules de reliquaires (S. *stupa* ou *caitya*) où les restes du Bouddha avaient été enterrés. Avec le temps, la communauté monastique permanente est devenue la norme, et le nombre de *bhikkhus* sans abri a progressivement diminué, bien que la pratique de partir en itinérance demeure l'idéal, et l'errance n'a jamais entièrement disparue en tant que pratique. Cependant, la vie de sans-abri ne pouvait pas survivre à la transition vers la Chine, la Corée et le Japon. Les normes culturelles d'Asie orientale n'étaient pas favorables ni à l'inactivité ni à la mendicité. Par conséquent les communautés monastiques bouddhistes devaient choisir entre deux options si elles voulaient trouver l'acceptation dans des sociétés fortement influencées par les normes éthiques confucéennes. La première consistait à rechercher le patronage de personnes riches et puissantes. La deuxième était de devenir aussi autonomes que possible (*1). Certaines communautés bouddhistes ont fait un effort remarquable pour subvenir à leurs besoins par le biais de leur propre travail. Les règles et règlements monastiques, appelés *vinaya*, ont été modifiés en reconnaissance des changements nécessaires dans la conduite monastique.

L'expansion géographique du bouddhisme a été compensée par une élaboration parallèle de la doctrine, la prolifération des mouvements scolastiques, et **une transformation progressive du rôle principal du bhikkhu de l'ascèse au sacerdoce**. Alors que les premiers disciples du Bouddha consacraient la plus grande partie de leurs heures éveillées à relire le Bouddha-Dharma et la pratique de la méditation dans le calme de la forêt, les moines ont par la suite passé beaucoup de leur temps et de leur énergie dans la gestion des laïcs, principalement grâce à la performance de liturgies élaborées et de rites de passage, ainsi que des conseils, la guérison et même des activités telles que la divination, la magie et l'exorcisme. En outre, de nombreux moines occupent des postes universitaires.

En plus des facteurs culturels qui ont modifié le monachisme bouddhiste en Asie de l'Est, la politique a joué un rôle important dans la modification du caractère global de la Sangha. Non seulement le gouvernement agissait à de nombreuses occasions pour exercer un contrôle sur les communautés monastiques et pour réguler le nombre et le type de cérémonies d'intronisation, mais une campagne réussie a été menée pour faire des grands monastères des extensions virtuelles de la bureaucratie gouvernementale. De cette façon, **le rôle du moine instruit en vint à ressembler de plus en plus à celui de son homologue laïc, le savant mandarin.** En bref, il est essentiel que nous soyons conscients de la transformation de facto du bhikkhu de l'ascète au clerc.

Nous ne devrions pas être surpris dès lors de constater que pendant les deux mille cinq cents ans de l'évolution du bouddhisme, il y a eu de nombreux mouvements de réforme et de nombreuses accusations d'hétérodoxie. Compte tenu de la sécularisation des monastères et du statut clérical des moines, il était presque inévitable que tôt ou tard, les membres du clergé pensent qu'il est approprié de se marier. Les premiers cas de clergé bouddhiste prenant ouvertement des épouses ont eu lieu au Japon, furtivement et quelque peu honteusement au premier abord. Pendant la période Tokugawa, cependant, le clergé marié était essentiel à un système dans lequel les temples de village passaient dans la succession de père en fils. Au Tibet, les lignées d'enseignants laïcs (lamas), beaucoup d'entre elles familiales, sont communes et bien acceptées.

2

L'importance grandissante des laïcs dans la transmission du Bouddhisme est reconnue dans des écritures comme le *Srimala-simhanada Sutra* et le *Vimalakirti-nirdesa*. Cette tendance, qui était accompagnée par une indépendance correspondante et des aspirations croissantes dans la laïcité bouddhiste, accéléra à l'époque qui commença à peu près mille ans après la mort du Bouddha. Cette même période de l'histoire religieuse indienne fut marquée à la fois par la montée de la dévotion (*bhakti*) et des pratiques ésotériques enracinées dans le cérémonial Védique (*tantra*). Le Bouddhisme primitif, qui avait été relativement égalitaire et démocratique dans sa structure institutionnelle, fut remplacé par des formes qui reflétaient les changements dans la vie sociale et politique des hiérarchies monarchiques et féodales. La structure des mandalas bouddhistes ésotériques illustre la métaphore impériale, comme le font beaucoup de communautés tantriques dans leurs relations *guru-chela*. En Inde et en Asie Centrale, des lignées spirituelles de Bouddhistes se développèrent et restèrent hors de la tradition monastique et de la société de caste, avec des développements comparables parmi les ascètes hindous et les Nathayogins.

Pour clarifier davantage les différences entre les groupes bouddhistes monastiques et laïcs, il est utile de considérer une distinction qui devint importante à l'époque du Bouddha, c'est-à-dire entre *brahmana* and *śramana*. Les Brahmanes étaient les

membres d'une prêtrise héréditaire qui récitait les Védas et officiaient les rites de passages et les sacrifices. Par contraste, les śramanas étaient des hommes et femmes de toutes classes ou castes qui avaient quitté leur foyer pour se dévouer à l'acquisition de la connaissance et de la sagesse. Parmi ce nombre croissant d'hors-castes, les distinctions sociales et les tabous considérés comme normaux pour la société Arienne n'étaient pas observés. Certains des groupes śramanas, comme les disciples du Bouddha et du sage Mahavir (les Jains), adoptèrent des règles ascétiques spécifiques. D'autres non, mais simplement erraient tout en vivant d'aumônes. Le statut du śramana est un rôle social qui facilite grandement la pratique de la Voie.

Les hors-castes bouddhistes ésotériques et les yogis hindous combinent les rôles de brahmane et de śramane. Contrairement aux ascètes hommes et femmes, les sādhakas tantriques peuvent se marier ou non, selon leur souhait. Alors que le moine s'engage à s'éloigner de la vie de laïc sous la dépendance d'un précepteur (*S. uppādhya*), le travail du sādhaba tantrique commence avec la transmission personnelle du mantra (*diksha*) par le guru, et est confirmé et renforcé au moyen de la consécration (*abhishekha*). La fonction du précepteur monastique est d'introduire les moines à la communauté monastique et de les guider avec respect à ce mode de vie. Le guru tantrique intronise les initiés à la famille (*S. kula*) des praticiens ésotériques, et à travers des initiations et des transmissions de pouvoirs ultérieures, intensifie la transformation intérieure du sādhaba, que celui-ci soit un bhikkhu ou un laïc. Ainsi, le sādhaba-laïc devient, avec le temps, l'officiant (prêtre) de ses propres rites. En matière de pratique, une personne donnée peut être à la fois un moine et un sādhaba tantrique. Un guru d'une personne peut être à la fois un précepteur monastique et un maître initiateur. À cause de ces complexités il est important de distinguer clairement entre deux ensembles de concepts, qui fonctionnent indépendamment, à savoir, (1) le mode de vie du moine par rapport à celui du laïc, et (2) l'éloignement monastique par rapport à l'ordination/ le don de pouvoir tantrique du prêtre.

3

Le point important concernant les disciples dans la lignée Mahājrya est que nous sommes des laïcs et non des moines. Il n'y a pas de raison de prétendre le contraire. Nous ne suivons aucune version de *pabbajjā* (éloignement), mais nous pratiquons tous les mêmes dix préceptes quelque soit notre profession ou statut. Il n'y a aucun doute que si vous remontez la lignée assez loin dans le temps à travers les siècles, à un certain moment vous rencontrerez un ancêtre qui était un bhikkhu ou une bhikkhuni. En effet, la préservation d'un sens de la continuité avec l'ancienne pratique peut nous inspirer. Et quand le port occasionnel des robes peut nous rappeler notre connexion à cette noble tradition, nous n'avons pas besoin d'un habit monastique pour la vie de tous les jours.

Une remarque sur la pratique soutenue intensive : la communauté du Mahājrya bénéficierait grandement du fait qu'à chaque étudiant engagé soit offerte la possibilité de faire une pratique intensive, sur une période de quelques mois au minimum, au moins une fois dans sa vie. Espérons que dans le futur un lieu de retraite de quelque nature que ce soit puisse être acquis à cette fin. Dans le cas improbable où un mouvement monastique naisse, des dispositions peuvent aisément être prises pour cela (*2).

La lignée Mahajrya est unique dans les groupes bouddhistes de différentes manières. Son fondateur, Mahā-ācārya Mahavajra, est non seulement un modèle illuminé du Buddha-Dharma et un adepte tantrique accompli, mais aussi un maître de multiples traditions spirituelles. Son ouverture aux enseignements bouddhistes est bien connue, et il illustre ses enseignements avec des méthodes et une sagesse puisées dans un large éventail de textes.

De plus, l'ascendance spirituelle de Ven. Mahāvajra est en partie dérivée du Tendai, la plus diverse et inclusive de toutes les écoles bouddhistes. L'éсотérisme, la Terre Pure, le Zen et de nombreuses autres pratiques trouvent leur place dans le large champ du Tendai. Bien que ces dernières années, l'enseignement du Mahā-acārya se soit concentré sur les pratiques éсотériques et la culture des pouvoirs surnaturels, il ne fait aucun doute qu'il a bien d'autres choses à enseigner. De plus, MV est aussi un prêtre chrétien dans une lignée qui présente une succession apostolique valide. Comme MV attire à lui un nombre croissant de disciples avec des antécédents dans divers chemins spirituels et religieux, il est naturel que les intérêts et les dispositions de certains étudiants les inclineront à des disciplines non tantriques et à des sources d'inspirations non-bouddhistes. Heureusement pour nous, il n'y a pas d'enseignant mieux équipé que MV pour guider et prendre en charge un groupe multi-religieux. Le Grand Champ lui-même embrasse et sanctifie toutes formes d'aspiration spirituelle et leurs manifestations sans exception. Nous vivons dans une époque qui ressemble fortement à la fin de l'Empire Romain non seulement dans sa structure politique mais dans la grande diversité des phénomènes religieux et spirituels qui sont rencontrés dans l'espace public. La connaissance des profondeurs éсотériques et mystiques de plusieurs religions peut rendre plus facile pour les prêtres en formation de voir au-delà de la rhétorique divisante et la posture des fondamentalistes religieux, et de servir des personnes de toutes confessions avec compassion et compréhension (*3).

Il est à prévoir, pour cette raison, que **l'étendue des pratiques dans la lignée Mahājrya continuera de s'élargir avec le temps.** Comme la diversité augmente nous pourrions aussi envisager d'utiliser les titres et les rangs des hiérarchies religieuses Occidentales – et, en particulier, chrétiennes. L'avantage de faire cela est évident, et le risque de distorsion est léger. Il y a un grand espace de réflexion et d'expérimentation dans le cadre, par exemple, des Ordres Sacrés Mineur et Majeur : acolyte, exorciste, gardien, lecteur; diacre, (archidiaque), prêtre, évêque et archevêque. Les titres ecclésiastiques peuvent aussi être envisagés, comme Recteur, Curé, et Chanoine.

J'ai joint une liste de termes sanskrits qui peuvent être utiles pour repenser la façon dont nous cartographions la progression des étudiants à travers les différents chemins et niveaux de la pratique Mahājrya. Parce que tout le monde ne prendra pas la même route pour la réalisation, nous pouvons prendre avantage des distinctions variées qui nous permettent de reconnaître les accomplissements des personnes avec des tempéraments et intérêts différents.

UNE LISTE DE TITRES POSSIBLES

Pas Forcément par Ordre de Rang

Upasaka (m.), *upasika* (f.), laïcs qui ont reçu le minimum de cinq préceptes de leur maître et qui entrent sur le chemin de l'auto-entraînement enseigné par le Bouddha.

Sādhaka, celui/celle qui a pris l'engagement d'entreprendre un cours spécifique d'une discipline spirituelle ; un initié.

Yogacārin, celui/celle qui pratique le yoga (intégration) sous la guidance d'un maître.

Mantrin, celui/celle dont la pratique spirituelle est centrée sur les mantras.

Vajrin, celui/celle dont la pratique intègre le vajra ou illustre ses qualités; un praticien chevronné.

Vidyadhāra, celui/celle qui a acquis un ou plusieurs des plus hauts niveaux de connaissance, spirituelle ou paranormale; également, un gardien de la lignée.

Parivrājaka, celui/celle qui pratique l'errance, ou qui a surmonté l'attachement à un lieu.

Anāgārika, littéralement, celui/celle qui est sans toit; un laïc qui, voulant vivre selon une règle de vie plus exigeante, prend huit préceptes et vit sur ou comme un participant dans un monastère ; un état à mi-chemin entre laïc et moine.

Siddha, celui/celle qui a acquis un ou plusieurs pouvoirs paranormaux ou siddhis.

[Bhauddh]ādhyāpaka, un enseignant ou professeur du Buddha-dharma; variantes: *Bhāvanādhyapaka*, enseignant de méditation, etc.

Ācārya, maître adepte et instructeur de méditation, spécialement dans les méthodes ésotériques du développement psychospirituel ; capable de donner des pouvoirs et des initiations aux pratiques de sa lignée avec la permission et la supervision de son maître.

Mahā-ācārya, enseignant principal d'une lignée.

VajraSimha

Été 2010

(*) COMMENTAIRES ET REPONSES DE MAHAVAJRA

Dans le lointain passé, où il n'y avait pas ou presque pas de structure sociale en place, une hiérarchie était nécessaire pour aider les personnes à fonctionner dans un ordre religieux. C'était une nécessité afin que les personnes religieuses puissent adopter des moyens de fonctionner dans leur société respective. Comme la hiérarchie religieuse était adaptée à une condition culturelle spécifique, chaque tentative de transmettre la structure religieuse à une situation culturelle différente nécessitait une adaptation, qui en retour transformait le rôle et la fonction de chaque titre dans cette hiérarchie. C'est à cause du processus des moyens expéditifs, pour trouver des moyens efficaces pour continuer de transmettre le Dharma. Toute religion qui ne s'adapta pas à une nouvelle culture ne se transmet simplement pas, et fut rapidement éliminée de cette culture. Pour continuer la transmission du Dharma, il est nécessaire de moduler nos façons de faire afin que cela corresponde à une situation nouvelle au niveau culturelle et sociale.

Actuellement, la plupart de nos gouvernements ne sont pas religieux, et un ensemble de structures économiques sont en place pour maintenir le fonctionnement du système. Il n'est plus nécessaire d'utiliser la hiérarchie religieuse pour définir une fonction sociale. En fait, il semble que dans une société industrialisée, que ce soit dans un système capitaliste ou socialiste, avoir une fonction religieuse sociale entraverait même l'émancipation du membre du clergé, ce qui empêcherait ainsi la transmission du Dharma. J'ajouterais même que dans la plupart des classes de notre société, le niveau d'étude et la quantité de richesse accumulée sont plus considérés que tout niveau d'accomplissement spirituel. Alors que nous ne cautionnons pas ces principes matérialistes, nous ne souhaitons pas non plus forcer l'exposition de notre titre religieux, spécialement si cela ferait obstacle à la crédibilité de notre membre.

Nous ne promovons pas le secret honteux, ni la propagande exposée. Nous devons trouver les moyens de transmettre le Dharma de façons qui seront acceptées, même si cela signifie, pour un moment, de négliger de mentionner à nos collègues sociaux, que nous faisons partie d'un ordre religieux. Nous avons fait le vœu de ne pas mentir, cependant nous avons aussi fait le vœu de trouver des moyens expéditifs pour continuer de transmettre le Dharma. Je peux me rappeler d'une expérience personnelle, où, si j'avais mentionné quoique ce soit de nature spirituelle, cela aurait arrêté ma participation dans une situation d'affaires. J'ai utilisé la situation de l'entreprise pour enseigner la croissance personnelle à un homme d'affaires en formation, en prétendant ne parler que de philosophie, en faisant attention aux mots que j'utilisais. Après trois ans de cette utilisation secrète de moyens expéditifs, ce partenaire d'affaires est devenu un adepte des enseignements spirituels, au point de vivre l'illumination.

Ainsi, dans le Mahājrya, les titres du clergé n'ont rien à voir avec la fonction sociale d'un membre, et ne concernent que la fonction religieuse ou spirituelle. De plus, aux moments où une personne religieuse prenait un mode de vie avec un titre, le titre lui-

même avait beaucoup plus de sens. Dans notre société moderne, il est presque impossible de vivre d'aumône et de transmettre le Dharma de façon efficace. Pour cela, l'utilisation du titre Bikkhu/ni n'est plus lié à la fonction de vivre d'aumône et de la mendicité, car il ne serait pas sage d'adopter un mode de vie qui empêche la transmission du Dharma. Nous suivrons avec les commentaires.

*1 Dans la tradition Mahājrya, nous promouvons l'autosuffisance. Dans notre situation culturelle, un minimum de revenus est nécessaire pour rester socialement fonctionnel. Si nous encourageons les membres de notre clergé à s'abstenir de tout revenu autre que ceux de leurs étudiants, le résultat sera une dépendance du clergé des étudiants, ce qui en retour motivera les membres du clergé à donner des enseignements dans l'espoir de gagner de l'argent, plutôt que de mettre le Dharma en priorité.

Je me suis vu, dans des cours qui étaient organisés en fonction des gains financiers plutôt que dans la transmission efficace du Dharma. Les membres du clergé faisaient moins attention à ceux dans le besoin, et plus à ceux qui avaient plus de moyens financiers. Les membres du clergé enseignaient moins sur l'égo aux riches, afin de ne pas les offenser, espérant qu'ils les aident et payent le prochain cours ou séminaire, gênant ainsi le progrès spirituel des personnes fortunées. La richesse est une bénédiction dans notre société, mais ce ne doit pas être un prétexte pour moduler l'enseignement et permettre la détérioration du Dharma. Il y a des personnes illuminées parmi nos membres riches, parce que je n'ai jamais eu peur de les offenser quand un enseignement sur l'égo était le mieux pour leur intérêt spirituel.

Dans notre tradition, il est hautement recommandé de gagner de l'argent d'une autre source que les enseignements spirituels, à moins que la masse d'étudiants d'un enseignant soit largement suffisante pour suppléer à tous les besoins de base. Dans tous les cas où les revenus d'un membre du clergé ne seraient pas suffisants pour maintenir un mode de vie confortable, le membre du clergé est hautement encouragé à avoir un travail considéré comme normal, plutôt que de faire pression sur les étudiants à participer et à payer les cours et les séminaires qui ne sont pas principalement impliqués dans l'objectif du progrès des étudiants. Il y a de nombreuses façons d'apporter le Dharma, au moins à travers le rayonnement silencieux de la conscience dans la société.

*2 Je suis un défenseur de l'absence d'infrastructures permanentes pour notre mouvement. Le Mahājrya devrait rester libre de bâtiments permanents à moins que notre situation culturelle change. Pour l'instant, où la plupart des personnes ont un salon assez grand pour contenir moins de 10 personnes, ce serait un gaspillage de ressources d'acquérir un lieu d'enseignement s'il y a moins de 10 étudiants dans un groupe. Si un groupe a plus de 10 étudiants, et aucun lieu ne peut être offert par charité pour les réunions sporadiques, alors un lieu peut être loué seulement pour la

durée des événements. Dans ce cas, une salle est disponible pour chaque utilisation, payée pour chaque utilisation, et il n'est pas nécessaire de gérer une grande infrastructure qui resterait vide la plupart du temps. Pour cette raison, il n'y aura probablement pas d'infrastructure permanente disponible dans l'organisation du Mahājrya. Ainsi, il serait improbable que dans notre tradition, un lieu devienne disponible pour la durée de temps requise pour effectuer les pratiques suggérées dans le mémorandum. Ce serait possible seulement si un membre qui réalise du commerce nous offrirait l'utilisation de ses infrastructures pour des retraites prolongées.

Je comprends les intentions de VajraSimha, et partage son point de vue sur ce point. De tous ceux qui évoluent spirituellement rapidement, sagement et puissamment, ce sont ceux qui font des sacrifices sur une longue période de temps, assez pour briser leurs habitudes et révéler leur nature animale cachée. Pour compenser le manque d'infrastructure à cet effet, nous avons développé des pratiques qui peuvent être faites chez soi, sans supervision, où le disciple est seulement motivé par le pur objectif de briser le pouvoir de l'égo sur l'Être. Même si c'est une forme moins motivante pour le disciple, une fois la pratique prolongée accomplie, le disciple a encore plus de pouvoir de volonté, car personne n'était là pour le motiver dans les moments difficiles. Nous avons des techniques de jeûne, de prières continues, d'abstinence de sommeil soutenues par les mantras pendant 3 jours, et beaucoup d'autres sortes de pratiques exigeantes, qui briseront l'égo à un certain moment. Ces pratiques doivent être instruites seulement par des prêtres qui les ont accomplies avec succès.

*3 Bien que le Mahājrya restera multidisciplinaire, il y a un ensemble de base de pratiques et de sagesse qui ne doit pas être altéré. Nous encourageons vraiment tout le monde à explorer au moins une tradition différente de la nôtre, bouddhiste ou autre, pour élargir la perception de la spiritualité dans son ensemble. Cependant, dans la tradition Mahājrya, la sagesse de base restera intacte, car elle délivre des résultats au-delà des attentes des personnes même les plus spirituellement expérimentées. Dans un futur lointain, un autre qui aura atteint l'état de Bouddha adaptera légèrement la sagesse et les pratiques de base du Mahājrya à la nouvelle situation culturelle de son propre temps.

Le Bouddha Shakyamuni a expliqué que l'illumination est le seul résultat possible de l'évolution, et l'état de Bouddha sera accordé à tous, s'ils investissent l'effort requis dans le processus. Alors que dans la plupart des autres traditions ils proclament que l'illumination est inatteignable et aucun autre Bouddha ne viendra autre que dans un futur lointain onirique, nous restons ferme avec l'enseignement du Bouddha Shakyamuni. Dans notre tradition, nous n'hésitons pas à mentionner que quelques personnes sont illuminées, plus souvent que la croyance commune, et même si c'est rare, certains ont vraiment atteint l'état de Bouddha. C'est l'un des avantages d'observer la spiritualité de différents angles. Nous pouvons faire confiance à Jésus Christ quand il dit que d'autres viendront et feront de plus grandes choses que lui. Nous pouvons faire confiance aussi au Narayana Krishna qui proclama que tous peuvent devenir un avatar de Vishnu. De là, que tous les membres de notre tradition

ne soient jamais si arrogants de prétendre que nous sommes les seuls à détenir la vérité, et pourtant, aient la foi dans notre pratique et notre sagesse, assez pour croire en eux qu'ils peuvent potentiellement atteindre l'état de Bouddha.

LA NOMENCLATURE HIERARCHIQUE NOUVELLEMENT ADOPTÉE

La liste suivante est une série de titres qui s'appliquent à toute personne participant à la tradition Mahājrya. Ils sont accordés par une célébration ou une ordination, par ordre progressif. Plus d'information pourra être trouvée dans le guide du clergé.

Upasaka / Upasika: Une personne Laïque, qui se livre à l'étude personnelle de la spiritualité. En français, nous les nommerons *étudiant*, ou quelqu'un qui veut rester autonome sur son chemin, et demande aux enseignants en cas de besoin. Ils reçoivent du soutien surtout au niveau intellectuel. Le clergé les assistera à comprendre les enseignements.

Sādhaka: Une personne, laïque ou non, qui s'est officiellement engagée dans un processus spirituel sous la supervision d'un enseignant, en relation avec un maître spirituel. En français, nous les nommerons *disciple*, car ils sont aussi engagés dans une relation avec un enseignant et/ou un maître. Ils reçoivent un soutien intellectuel et spirituel. Le clergé les assistera à intégrer les principes spirituels, et les guidera dans une transformation personnelle profonde.

Ādhyāpaka: Dit simplement, un *enseignant*. Nous les considérons aussi comme des prêtres, car non seulement ils organisent des cours et des séminaires, et gèrent la transmission du Dharma, mais ils célèbrent aussi des rituels qui concernent des situations sociales, comme une naissance, un mariage et des funérailles. Le prêtre-enseignant n'est cependant pas familiarisé avec les principes de la transmission de conscience par l'initiation, et ainsi il ne réalise pas de rituels de l'office spirituel, comme une *confirmation* d'un disciple à un maître, une *ordination* d'un prêtre, et ainsi de suite. Il peut, cependant, faire le rituel de *bienvenue*, aussi appelé *baptême* par nos amateurs chrétiens, qui consiste en l'explication et la prise des 5 préceptes par les étudiants (*Upasaka*).

A ce stade, j'ai dû engager une grande période de réflexion, après avoir lu le mémorandum de VajraSimha. Avant de passer à la mise en place d'une nomenclature hiérarchique avec le titre *Acharya*, il y a besoin d'une autre étape importante. Un *Acharya*, de mon expérience et du point de vue de la plupart des Bouddhistes, est quelqu'un d'une grande sagesse, d'un haut niveau d'accomplissement, qui mérite seulement d'être détenu par ceux qui sont des maîtres spirituels. Un *Acharya* est quelqu'un qui peut affronter n'importe quel défi, qui n'a plus besoin d'un maître pour

lui enseigner, qui avec le temps réussira à surmonter n'importe quelle difficulté personnelle à laquelle il est confronté. On ne va pas directement de l'enseignant au maître spirituel. Il y a besoin d'une autre étape très importante dans le clergé, où on est complètement capable d'aborder toute question de nature spirituelle, et on vit une vie exemplaire de vertu, alors qu'on n'est pas encore considéré comme un maître spirituel. Cette prochaine étape est, et restera, la plus importante dans l'expérience de toute personne du Mahājrya.

Alors que je ne peux qu'être d'accord avec VajraSimha que le terme *Bikkhu/ni* ne correspond pas à notre fonction sociale à ce niveau, c'est un terme utilisé par la plupart des traditions bouddhistes. Malgré sa signification, ce titre servirait bien pour indiquer efficacement le niveau d'accomplissement d'un membre du clergé, par rapport aux autres traditions bouddhistes.

J'ai rencontré des moines et des prêtres de traditions variées, qu'ils soient bouddhistes, chrétiens, hindous. Parmi les moines bouddhistes, alors que la plupart sont des exemples d'application du Dharma, certains utilisent le titre qui leur a été conféré comme un moyen prestigieux d'établir leur autorité sur leur communauté bouddhiste. Ils suivent les préceptes, ils respectent les règles, mais leur enseignement est plein de rigidité qui va directement à l'encontre de la sagesse essentielle des moyens expéditifs. Ils mettent souvent l'aspect rituel et hiérarchique avant le bien-être de leurs étudiants. Même si c'est rare, ces moines et prêtres utilisent le titre de *Bikkhu* juste pour bénéficier d'un certain niveau de sécurité apporté par leur institution religieuse. En ce sens, leur ascétisme apparent est une mascarade alors qu'ils utilisent leur ordre religieux sous la forme d'un programme d'aide sociale.

Pour rester dans leur ordre religieux, l'incarnation de la vertu est aussi essentielle, et pour cette raison, certains d'entre eux apprennent tôt à très bien la feindre. Nous sommes loin des mendiants errants originels, du temps du Bouddha Shakyamuni ; nous pouvons reconnaître le vrai adepte du Dharma quand quelqu'un reste près des gens, exprime la compassion, et n'a pas de problème à affronter un peu d'inconfort juste pour qu'un étudiant trouve plus de bonheur. Pour cette raison, si quelqu'un utilise le titre de *Bikkhu/ni* pour prétendre l'ascétisme et rejeter la nature fondamentale du Dharma, soyons de grâce assez arrogants pour utiliser le même titre pour soutenir ouvertement la vraie nature du Dharma, et ne pas mentir sur notre absence d'ascétisme. Si dans notre société, nous ne pouvons pas être de vrais ascètes et transmettre efficacement le Dharma, soyons ascétiques dans nos cœurs et nos esprits, vivant comme nous le devons, cependant sans jamais croire que rien n'est acquis. Par conséquent, j'ai pris ma décision pour le titre suivant.

Bikkhu/ni ou *Dikshaka*: Dans le passé, nous avons utilisé le titre *Bikkhu/ni*, par habitude et ignorance d'un meilleur mot. Je ne recommande pas un changement drastique dans cet usage, mais je recommande vivement une adaptation progressive qui nous autorisera d'utiliser à la fois le l'ancien titre et le nouveau. Comme expliqué précédemment par VajraSimha, le mot sanskrit *Bikkhu/ni* réfère au concept d'un

mode de vie basé sur l'aumône et la mendicité. Nous avons démontré que ce mode de vie ne favorise pas la transmission du Dharma dans notre situation culturelle. Nous utiliserons plutôt ce titre pour indiquer l'état de non-attachement du membre du clergé, qui adopte un style de vie socialement normal simplement parce que c'est plus efficace pour transmettre le Dharma de cette façon. Le/la *Bikkhu/ni* doit montrer des signes évidents d'absence de matérialisme, et vivre partiellement grâce aux donations de ses étudiants. En français, nous les appellerons prêtre, à cause de leurs fonctions religieuses, à la fois dans l'enseignement et dans la réalisation des rituels. Même, nous les appellerons *prêtre accompli (ou complet)*, car ils montrent les traits philosophiquement impliqués par le nom sanskrit *Bikkhu/ni*, où leur propre richesse apparente et ressources matérielles sont utilisées principalement pour la transmission du dharma. Il est mentionné dans le Sutra du Lotus, dans le chapitre d'introduction, que certains Bodhisattvas sont pauvres et vivent de l'aumône, alors que d'autres Bodhisattvas sont fortunés et restent de vrais Bodhisattvas du fait de l'utilisation de leur richesse comme un moyen de transmettre le Dharma.

Tant que ce mémorandum, avec ses commentaires, est publié ouvertement, ça ne me dérange pas d'utiliser le titre *Bikkhu/ni*, spécialement en m'adressant aux membres d'autres traditions bouddhistes. Nous devons toujours trouver des moyens expéditifs pour éviter les malentendus. Cependant, j'ai décidé d'utiliser un mot qui décrirait simplement la nature fondamentale du prêtre dans notre tradition. *Diksha* est une initiation. Un *Dikshaka* est quelqu'un qui initie. Dans la tradition Mahājrya, un *Dikshaka*, un initiateur, ou un *prêtre accompli*, est quelqu'un qui a assez d'expérience, de sagesse, et de rayonnement spirituel pour initier les autres. Une initiation est bien plus que la transmission verbale d'une connaissance intellectuelle. Une initiation est l'influence de la conscience, quand un enseignement passe par l'expérience et directement par la conscience, en plus de la sagesse intellectuelle essentielle. Ils peuvent accomplir des rituels religieux, comme une *confirmation*, un *service mieux-être*, une *initiation*, et quand ils sont bien entraînés, de l'*exorcisme*.

Ācārya: Un maître spirituel. Je sais ici que j'utilise ce terme d'une façon différente de ce qu'aurait fait VajraSimha, mais il reste, dans tellement de traditions, un titre utilisé pour indiquer le niveau le plus élevé d'accomplissement spirituel. Je peux seulement adapter au moyen le plus expéditif d'usage de ce terme, et le réserver à ceux qui sont assez sages et compétents pour ordonner des prêtres. Un certain niveau d'expérience de gestion est requis à ce niveau. L'*Acharya* peut affronter, s'il a assez de temps, toute épreuve de nature spirituelle, ou de la vie courante.

Mahā-ācārya: Le grand-maître de notre tradition. Il y a un seul MahaAcharya en un moment donné. Cette personne devrait normalement garder sa position pendant la plupart de sa vie.

Dharma-ācārya: Le Maître de la sagesse de notre tradition. Il y a un seul DharmAcharya en un moment donné. Cette personne doit absolument garder sa position pour la plupart de sa vie. C'est la seule façon d'assurer la continuité de la charge consciente de tous les mantras dans la conscience collective.

LA NOMENCLATURE DE RÉALISATIONS NOUVELLEMENT ADOPTÉE

La liste suivante est une série de titres qui s'appliquent seulement à ceux qui ont accompli les traits spécifiques applicables au titre. Certains de ces titres sont incompatibles entre eux. Ces titres ne sont pas donnés à travers une ordination, mais via une simple célébration de l'accomplissement.

Yogacārin, celui/celle qui pratique le Mahajrya yoga (intégration) sous la guidance d'un maître.

Mantrin, celui/celle dont la pratique spirituelle est centrée sur les mantras.

Vajrin, celui/celle dont la pratique incorpore le vajra ou illustre ses qualités; un praticien chevronné de vajrayana.

Vidyadhāra, celui/celle qui a acquis un ou plusieurs des plus hauts niveaux de connaissance, spirituelle ou paranormale; aussi, un gardien de la lignée.

Parivrājaka, celui/celle qui pratique l'errance, ou qui a surmonté l'attachement à un lieu.

Siddha, celui/celle qui a acquis un ou plusieurs pouvoirs paranormaux ou siddhis.

Mahā, Un Grand Être, qui a réalisé l'incarnation de toutes les vertus.